NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

86 N° 4 1964

Notre foi, oeuvre divine, d'après le quatrième évangile

Albert VANHOYE (s.j.)

p. 337 - 354

https://www.nrt.be/en/articles/notre-foi-oeuvre-divine-d-apres-le-quatrieme-evangile-1648

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Notre foi, œuvre divine, d'après le quatrième évangile

Plus que les autres évangélistes, S. Jean présente la foi comme un acte. Le quatrième évangile invite à *croire* ; il ne dit pas *avoir la foi.* Assez fréquent chez les synoptiques, le substantif πίστις ne se trouve nulle part dans le quatrième évangile, tandis que le verbe πιστεύειν y est répété indéfiniment [1]. Et S. Jean a soin de préciser que l'acte de croire se situe au plan des relations entre personnes : il utilise très souvent l'expression *croire en* quelqu'un, que les synoptiques ignorent presque complètement [2].

Etant adhésion de personne à personne par accueil d'un témoignage, l'acte de foi ne peut se réaliser sans une double condition que le quatrième évangile souligne fortement : il faut d'abord que le témoignage soit valable, il faut aussi que celui à qui il est présenté le perçoive comme tel. De fait, même dans les relations simplement humaines, un témoignage valable n'entraîne pas infailliblement l'adhésion, pour la raison très simple que la réponse à donner ne se situe pas au niveau des conclusions logiques, mais à celui de l'engagement personnel [3]. Lorsqu'il s'agit d'adhésion au Christ, le problème est encore plus complexe. Le témoignage du Christ, en effet, dépasse le plan terrestre. Comment est-il possible à un homme d'en percevoir toute la portée ? Le quatrième évangile approfondit cette question capitale et nous voudrions l'étudier à sa lumière [4].

---

1. Emplois de πίστις dans les évangiles : *Mt* 8 ; *Mc* 5 ; *Lc* 11 ; *Jn* 0. Emplois de πιστεύειν : *Mt* 11 ; *Mc* 14 ; *Lc* 9 ; *Jn* 98.

2. Emplois de πιστεύειν εἰς : *Mt* 1 (18, 6) ; *Mc* 0 ou 1 ; *Lc* 0 ; *Jn* 34.

3. Est-il nécessaire de le souligner : non seulement il n'est pas possible de remplacer partout la connaissance de foi par la certitude logique, mais ce n'est pas souhaitable. Toute prétention contraire n'aboutirait qu'à la dégradation des valeurs personnelles. Pour prendre l'exemple le plus significatif, l'amour se témoigne, il ne se démontre pas ; en vouloir la démonstration, c'est s'opposer à son existence.

4. Une étude sur *La connaissance de foi dans saint Jean,* publiée par J. Huby dans *Rech. Sc. Rel.,* 21 (1931), p. 385-421, a été jointe à son commentaire du *Discours de Jésus après la Cène* (Verbum salutis), Paris, 1932. Sur le même

I. Les hommes devant Jésus

1. *Accueil ou refus*

D'un bout à l'autre de son évangile (1, 12 ; 20, 31), S. Jean proclame l'urgente nécessité de croire en Jésus, de recevoir son témoignage ; c'est l'unique chemin vers la Vie, l'unique moyen d'arriver au Père. Le témoignage de Jésus étant pleinement valable (8, 14), rien n'est plus juste que de l'accueillir : celui qui l'accueille « certifie que Dieu est véridique » (3, 33), et le refuser, c'est se condamner (3, 18. 36). Cependant, S. Jean constate que ce témoignage n'est pas reçu.

Ses affirmations sont nettes. Annoncé dès le prologue (1, 10-11), le thème reparaît ensuite avec une insistance accablante, tantôt sur les lèvres de Jésus, tantôt sous la plume de l'évangéliste :

« Vous ne recevez pas notre témoignage » (3, 11).
« Son témoignage, nul ne le reçoit » (3, 32).
« Vous ne croyez pas celui qu'il [Dieu] a envoyé » (5, 38).
« Je suis venu au nom de mon Père et vous ne me recevez pas » (5, 43).
« Je vous l'ai dit : vous me voyez et vous ne croyez pas » (6, 36).
« Même ses frères ne croyaient pas en lui » (7, 5).
« Vous ne connaissez ni moi, ni mon Père » (8, 19).
« Pourquoi ne reconnaissez-vous pas mon accent ? » (8, 43).
« Pourquoi ne me croyez-vous pas ? » (8, 46).

Finalement, pour résumer la vie publique, S. Jean aura cette formule : « Bien qu'il eût fait tant de miracles en leur présence, ils ne croyaient pas en lui ». En guise d'explication, il ajoute : « Aussi bien ne pouvaient-ils pas croire... » et il appuie cette parole mystérieuse d'une citation d'Isaïe (12, 37-39).

D'autres affirmations, il est vrai, font contrepoids à celles que nous venons de mentionner. Dans le prologue, à peine S. Jean a-t-il déclaré « les siens ne l'ont pas reçu », qu'aussitôt il parle de « ceux qui l'ont reçu » (1, 11-12). Dans l'entrevue avec Nicodème, la constatation du refus de croire (3, 11-12. 19-20) est suivie de déclarations sur « celui qui croit » (3, 15-16. 21). Le récit des conflits avec les Juifs incrédules est coupé d'épisodes qui mettent en scène des croyants. C'est Pierre qui proclame : « Tu as les paroles de la vie éternelle » (6, 68). Ce sont les gardes qui répondent : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme » (7, 46). C'est l'aveugle guéri, dont l'âme aussi s'ouvre à la lumière : « Je crois, Seigneur » (9, 38) et beaucoup,

---

sujet ont paru plus récemment : D. Mollat, *La foi dans le quatrième évangile*, dans *Lumière et Vie*, n° 22 (1955), p. 91-107 ; F.-M. Braun, *L'accueil de la foi selon saint Jean*, dans *La Vie Spirituelle*, 92 (1955), p. 344-363 ; F. Roustang, *Les moments de l'Acte de Foi et ses conditions de possibilité*. Essai d'interprétation du dialogue avec la Samaritaine, dans *Rech. Sc. Rel.*, 66 (1958), p. 344-378 ; A. Decourtray, *La conception johannique de la foi*, dans *N.R.Th.*, 81 (1959), p. 561-576.

après lui, s'attachent au bon pasteur (10, 42). La sœur de Lazare affirme sa foi avant même le miracle, et celui-ci entraîne par après l'adhésion de « beaucoup de Juifs » (11, 45). Le jour des Rameaux, des Gentils eux-mêmes veulent voir Jésus ; les déclarations de Jésus provoquent alors le scepticisme de la foule et S. Jean en prend occasion pour souligner l'endurcissement du peuple élu, mais là encore, une remarque vient en contre-partie : « toutefois, même parmi les notables, un bon nombre crurent en lui », d'une foi imparfaite, il est vrai, qui se laisse paralyser par la peur des conséquences (12, 42).

2. *Dispositions humaines ?*

L'opposition de ces deux séries de textes peut être utilisée pour souligner l'importance décisive, dans l'accès à la foi, de l'option personnelle. Le message présenté est le même pour tous ; si donc certains le refusent, d'autres l'acceptent, d'où provient cette différence, sinon de l'âme même à qui la foi est proposée ?

Or une option, pour surprenante qu'elle soit parfois, ne surgit pas de façon purement arbitraire ; elle est préparée par un travail intérieur ; elle dépend de certaines dispositions préalables, conscientes ou non. La question qui se pose avec force n'est-elle donc pas de savoir quelles dispositions humaines sont favorables à l'éclosion de la foi ?

Est-ce bien là la perspective de S. Jean ? Un regard rapide le laisserait croire, mais une étude plus attentive force à dépasser cette problématique. Quand il s'agit de l'accès à la foi, le fond du problème, pour S. Jean, n'est pas une question de ressources *humaines*. Ce serait, croyons-nous, lui être nettement infidèle que d'établir pour affirmation de base : « certaines dispositions humaines permettent d'accéder à la foi, d'autres ne le permettent pas ».

Remarquons-le en effet : lorsqu'il parle de l'accueil réservé au témoignage de Jésus, S. Jean ne dit pas : « certains ont cru, d'autres non », mais il affirme d'abord l'incrédulité, et il présente cette incrédulité comme générale : ceux qui refusent de croire, ce sont « les siens » (1, 11), « les hommes » (3, 19), « les Juifs » (5, 16. 18 ; 8, 48. 52), « la foule » (7, 20 ; 12, 34), « le monde » (1, 10 ; 7, 7 ; 15, 18) [5], si bien qu'on a l'impression qu'il ne reste plus de place pour l'existence d'un groupe de disciples. La formule la plus forte est celle du ch. 3, 32 : « Celui qui vient du ciel témoigne de ce qu'il a vu et entendu, mais son témoignage, personne ne le reçoit ». Si dans les autres textes le tour de phrase permet bien des interprétations, ici l'exclusive est jetée sur tous et sur chacun.

5. En 6, 14 « les hommes » reconnaissent Jésus comme « le prophète », mais S. Jean ne dit pas qu'ils croient (ils veulent enlever Jésus pour le faire roi) ; il ne le dit pas non plus de « la foule » qui, en 12, 17, rend témoignage, mais qui, peu après, manifestera sa perplexité (12, 34).

Il est vrai qu'ici comme ailleurs, une autre proposition vient aussitôt corriger, semble-t-il, ce qu'a d'excessif l'expression : « Celui qui reçoit son témoignage certifie que Dieu est véridique » (3, 33). La tentation est grande de ne pas prendre la première formule au pied de la lettre. N'est-on pas fondé à dire qu'il y a là effet de style, que les deux affirmations, apparemment contradictoires, s'équilibrent mutuellement ? La seconde nous manifeste le caractère hyperbolique de la première. S. Jean écrit « personne » pour faire comprendre « un trop petit nombre » [6]. Cette explication sera utilisée à fortiori pour les autres passages où l'opposition est moins marquée. Solution facile, mais ne risque-t-elle pas de dénaturer le texte ? Il y a effet de style, c'est clair, mais cette interprétation en rend-elle compte de façon satisfaisante, découvre-t-elle l'intention de l'évangéliste ? Il nous semble que non.

Regardons le contexte : il ne nous invite pas à atténuer la rigueur de l'exclusive, car il oppose le ciel et la terre, comme au début du chapitre la chair et l'esprit.

S. Jean met bien en évidence qu'en présence de Jésus nous ne sommes pas d'homme à homme ; il ne dissimule pas adroitement la faille, il la souligne avec force par des formules absolues. Les hommes sont incapables de comprendre Jésus ; ils ne se situent pas sur le même plan. Malgré l'Incarnation, un abîme les sépare et leurs forces sont impuissantes à le franchir ; la parole de Jésus ne jette pas un pont entre lui et eux, car ils ne l'assimilent pas. Il n'est donc pas question de dispositions humaines favorables ou non ; aucune disposition *humaine* n'est favorable, car les hommes sont du côté des ténèbres (3, 19) et « les ténèbres n'ont pas prise sur la lumière » (1, 5). C'est bien vrai : « son témoignage, nul ne l'accepte » [7].

Mais s'il ne s'agit pas des siens, du monde, des hommes, lorsque S. Jean parle de « celui qui accueille », de « celui qui croit », de qui s'agit-il donc ? Il s'agit d'un être nouveau, selon qu'il est dit : « A moins de renaître, nul ne peut voir le Royaume de Dieu » (3, 3). Il s'agit d'un germe nouveau (cfr *1 Jn* 3, 9), qui contre tout espoir s'élève de notre terre desséchée [8]. La foi n'est pas en notre pouvoir, car elle est œuvre de Dieu (6, 29), et lorsque le fidèle entend S. Jean dénoncer l'opposition faite au Christ, il ne lui est pas loisible d'éluder

---

6. C'est l'interprétation du P. Lagrange : « Le mot 'personne' atteste l'amertume dont Jo. est animé en présence d'une incrédulité trop générale. Lui-même indiquera des exceptions » (*in loco*).

7. Cfr E. C. Hoskyns : « L'enseignement de Jésus correspond à son origine divine et est, de ce fait, inintelligible aux hommes, à moins qu'ils n'aient été engendrés d'en haut (1, 5. 10-13 ; cfr *1 Jn* 4, 5). » (*The Fourth Gospel*, Londres, 1940, p. 230).

8. « De la chair à l'Esprit, en effet, nul passage. Mais l'infranchissable abîme va être surmonté : une race nouvelle va surgir, « née de l'Esprit » (3, 8). » D. Mollat, *La conversion chez saint Jean*, dans *Lumière et Vie*, n° 47 (1960), p. 99.

purement et simplement l'accusation en ce qui le concerne. Force lui est, au contraire, de se reconnaître visé lui aussi en quelque façon : lui aussi faisait partie du monde, lui aussi était imperméable au Christ, ce n'est pas de lui-même qu'il s'est disposé à croire. La foi, cette « victoire sur le monde » (*1 Jn* 5, 4), lui a été donnée d'en haut. Il lui est bon de s'humilier : son action de grâces n'en jaillira qu'avec plus de vérité et de force.

3. *Intervention de Jésus ou du Père ?*

Ce point étant établi, il importe de discerner avec plus de précision de quelle manière nous est conféré le don de Dieu, quelles sont les étapes de la formation de la foi à l'intérieur de l'âme. Puisqu'il s'agit de connaître le Père et celui qu'il a envoyé, posons la question suivante : quelle est la première relation surnaturelle qui s'établit dans l'âme ? Est-ce une relation à Jésus ou une relation au Père ? Est-ce le Père qui d'abord mène à Jésus ou Jésus qui mène au Père [9] ?

Dans son commentaire du ch. 15 de S. Jean, S. Thomas affirme que c'est Jésus lui-même qui double son témoignage extérieur d'une influence intérieure et que l'existence de cette double action rend les Juifs inexcusables de ne pas croire. « Il faut remarquer, dit-il, que le Christ a attiré par paroles et par signes visibles et invisibles, c'est-à-dire en exerçant motion et influence intérieurement sur les cœurs... Ce que dit le Seigneur : ' Si je n'avais pas fait au milieu d'eux (*in eis*) des œuvres que personne d'autre n'a faites ' doit donc s'entendre non seulement des œuvres visibles, mais aussi de l'instinct intérieur et de l'attirance de la doctrine : s'il n'avait pas fait cela en eux (*in eis*), ils n'auraient pas de péché [10]. » Cette explication peut-elle se recommander de S. Jean ? Pour s'en rendre compte, le meilleur moyen est de se reporter au discours sur le Pain de Vie où ce problème est nettement envisagé.

En réponse à Jésus qui les appelle à la foi (6, 26-29), les Juifs exigent un miracle spectaculaire, qui entraîne à juste titre leur adhésion. Jésus n'accepte pas cette mise en demeure. Ces gens s'imaginent être en mesure de croire si les signes à eux présentés s'avèrent suffisants. C'est là une illusion. Jésus la combat. La raison de leur incrédulité n'est pas l'insuffisance des signes extérieurs, mais leur indigence intérieure. C'est à l'intérieur qu'ils doivent être aidés, élevés au-dessus d'eux-mêmes. Mais par qui ? Par Jésus lui-même ? Pas un mot de l'évangile ne nous oriente en ce sens. Non, ce n'est pas à Jésus, c'est au Père qu'appartient l'initiative.

---

9. En disant « la première relation surnaturelle », nous ne visons pas à définir un ordre de succession temporelle, mais une priorité théologique.

10. S. Thomas, *Super Evangelium s. Johannis Lectura*, In Joh. 15, lectio 5. Dans l'édition R. Cai (Marietti, Turin, 1952), n° 2355, p. 388.

C'est le Père qui donne Jésus aux hommes, c'est le Père qui donne les hommes à Jésus. L'action du Père s'exerce à la fois de ces deux manières : d'une part, il envoie Jésus ; d'autre part, il attire les hommes. Si donc les Juifs n'arrivent pas à croire, qu'ils ne s'en prennent pas à Jésus ; ce qui est en question, c'est une certaine intervention du Père.

Par trois fois, Jésus constate l'incrédulité, par trois fois il marque la relation nécessaire entre la foi et l'action du Père. « Vous me voyez, dit-il d'abord, et vous ne croyez pas. Tout ce que me donne le Père viendra à moi et celui qui vient à moi, je ne le jetterai pas dehors » (6, 36-37) et il insiste sur l'entière docilité dont, pour sa part, il fait preuve envers son Père. Les Juifs argumentent pourtant, cherchant dans les apparences extérieures des raisons de se refuser. De nouveau, Jésus les invite à chercher à l'intérieur d'eux-mêmes l'explication de leur impuissance : ils n'éprouvent pas l'influence du Père. « Ne murmurez pas entre vous. Nul ne peut venir à moi si le Père, qui m'a envoyé, ne l'attire... Il est écrit dans les prophètes : ils seront tous enseignés par Dieu. Quiconque s'est mis à l'école du Père et s'y est formé vient à moi. » (43-45). A la fin, des disciples même murmurent ; Jésus prend acte de leur refus : « Il en est parmi vous qui ne croient pas. » Et il ajoute : « Voilà pourquoi je vous ai dit que nul ne peut venir à moi que par un don du Père » (64-65). La profession de foi de Pierre qui prend place dans les versets suivants rappelle celle dont Jésus dit, dans S. Matthieu, qu'elle ne fut pas inspirée par la chair et le sang, mais par le Père qui est dans les cieux (*Mt* 16, 17). S. Jean, toutefois, ne la souligne pas d'un commentaire de ce genre ; il termine en ramenant notre pensée sur le refus de croire et la trahison. Sa position a été exprimée avec assez de force : quels que soient la puissance des œuvres de Jésus et le caractère divin de son enseignement, le contact extérieur avec Jésus reste sans efficacité spirituelle si ne s'est pas établi d'abord un contact intérieur avec le Père. « Nul ne vient à moi, si le Père, qui m'a envoyé, ne l'attire. »

4. *L'appartenance à Jésus*

S. Jean ne se contente pas de nous rapporter cette affirmation générale. Nous découvrant les conséquences d'une telle doctrine, il nous donne à entendre que, d'une part, on peut appartenir à Jésus sans l'avoir encore rencontré et que, d'autre part, on peut être à sa suite sans lui appartenir.

Le premier aspect est exprimé dans l'allégorie du Bon Pasteur, dont le point de départ, rappelons-le, est le conflit d'influence entre Jésus et les Pharisiens. « J'ai d'autres brebis encore, dit Jésus, qui ne sont pas de cet enclos » (10, 16). Ce texte s'entend des futurs

croyants qui font partie des nations païennes. Comment Jésus peut-il affirmer qu'ils sont à lui, alors qu'ils ignorent tout de lui, jusqu'à son existence même ? C'est qu'ils lui ont été donnés par le Père (10, 29). A vrai dire, toute l'allégorie va en ce sens : les brebis reconnaissent leur pasteur sitôt qu'il se présente à elles, parce qu'avant même ce moment elles lui appartenaient. Jésus les reconnaît, parce qu'elles lui ont été données comme disciples par le Père, et elles reconnaissent Jésus parce qu'il leur a été envoyé par le Père comme pasteur. Cette reconnaissance mutuelle est la constatation et l'épanouissement d'une relation préexistante, d'un accord préalable, et cet accord est l'œuvre du Père.

Devant l'incrédulité des Juifs, « je vous l'ai dit mais vous ne croyez pas », on s'attendrait à entendre Jésus déclarer : « parce que vous ne croyez pas, vous n'êtes pas au nombre de mes brebis », mais telle n'est pas sa manière d'envisager les choses ; c'est le rapport inverse qu'il affirme : « vous ne croyez pas parce que vous n'êtes pas de mes brebis » (10, 26). A l'ordre qui nous semblerait naturel : rencontre du Christ, adhésion à lui par la foi, appartenance, Jésus en oppose un autre : appartenance, rencontre, adhésion. Et dans les versets qui suivent, il nous fait comprendre que cette mystérieuse appartenance résulte d'une décision du Père (10, 29).

Dans la prière sacerdotale, il s'exprimera avec plus de netteté encore : « J'ai manifesté ton nom aux hommes que tu m'as donnés les tirant du monde. Ils étaient à toi et tu me les a donnés... Je prie pour eux, je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés parce qu'ils sont à toi » (17, 6 s.).

C'est cette intervention du Père qui assure à la relation établie entre Jésus et les siens une infrangible solidité. Les brebis de Jésus lui sont attachées pour toujours : « elles ne risquent pas de périr jamais, on ne les arrachera pas de ma main ; *mon Père qui a fait le don* est plus grand que tous et nul ne peut arracher de la main de mon Père. Le Père et moi, nous sommes un » (10, 28-29).

De ce texte surgit une difficulté qui nous introduit au second aspect annoncé. Si la foi est don du Père et si ce don est irrévocable, comment se fait-il que parfois des disciples de Jésus se séparent de lui (cfr 6, 66) ? comment se fait-il que Judas le trahisse ? Ces abandons, cette trahison ne portent-ils pas un démenti à la doctrine que nous venons d'exposer ?

Le quatrième évangile n'ignore pas l'objection ; mais loin d'ébranler sa position, elle n'aboutit qu'à la renforcer. Ces défections doivent manifester à nos yeux qu'il ne suffit pas de suivre Jésus extérieurement pour être réellement sien ; il ne suffit pas de lui accorder humainement sa confiance. Certains suivent Jésus et s'imaginent croire

en lui, alors qu'ils ne lui appartiennent pas. Mais Jésus ne partage pas leur illusion : « Beaucoup crurent en son nom, voyant les signes qu'il faisait, mais Jésus ne se fiait pas à eux, à cause de sa connaissance de tous et parce qu'il n'avait pas besoin qu'on portât témoignage sur l'homme ; il connaissait par lui-même ce qu'il y avait en l'homme » (2, 23-25). Lorsqu'après le miracle des pains les Juifs enthousiasmés (« c'est lui vraiment le prophète qui vient dans le monde » 6, 14) se mettent en peine de le retrouver, Jésus n'est pas dupe : ce n'est pas la foi qui les guide. Il le leur dira et redira. Il porte la même accusation contre certains de ses disciples et S. Jean souligne : « il savait dès l'origine quels étaient ceux qui ne croyaient pas » (6, 64). Anticipant sur la fin du récit, S. Jean ajoute alors que Jésus « savait aussi quel était celui qui allait le livrer ». De fait, après la profession de foi de Pierre, Jésus conclut l'entretien par une déclaration douloureuse : « Ne vous ai-je pas choisis vous les douze ? eh bien ! parmi vous il y a un démon » (v. 70). C'est la même déclaration qui, le soir de la cène, sera reprise et amenée à la dernière précision (13, 11. 26).

Mais comment Jésus a-t-il pu choisir un disciple qui deviendrait un démon ? A-t-il voulu pour une fois décider par lui-même sans attendre que s'exerce l'attirance du Père ? Pareille supposition est inepte, tant elle contredit le reste de l'évangile. Non, ici encore, c'est le Père qui a eu l'initiative et c'est pour lui obéir que Jésus a pris parmi les douze une brebis qui s'avérerait galeuse. « Je les gardais en ton nom ceux que tu m'as donnés et je les ai conservés et aucun n'a péri sauf le fils de perdition en sorte que soit accomplie l'Ecriture » (17, 12). Le choix de Judas fait partie du plan divin tel qu'il était tracé dans l'Ecriture.

Judas est le premier en date de ces antichrists dont S. Jean a écrit : « Ils sont sortis de chez nous, mais ils n'étaient pas des nôtres. En effet, s'ils avaient été des nôtres, ils seraient restés avec nous » (*1 Jn* 2, 19). Voilà exprimé sous une autre forme ce que Jésus disait de ses brebis : personne ne les arrache de sa main. Mais, pour être de ses brebis, il ne suffit pas d'un comportement extérieur ou d'une adhésion humaine ; il faut lui avoir été donné *comme tel* par le Père.

II. L'action du Père

Il est donc bien vrai que, pour l'adhésion véritable à Jésus, l'initiative n'appartient ni au croyant qui s'approche, ni même à Jésus qui appelle ; l'initiative appartient au Père. Il nous faut voir maintenant de quelle façon s'exerce, selon S. Jean, cette influence fondamentale. Comment l'initiative du Père nous atteint-elle et nous donne-t-elle à Jésus ?

1. *Intervention divine et liberté*

On pourrait imaginer que l'action du Père nous marque une fois pour toutes et que, soit qu'elle échappe tout à fait à notre conscience, soit qu'elle s'y manifeste par une incoercible assurance de salut, elle s'impose en tout cas à nous sans aucun concours de notre liberté. N'avons-nous pas de la sorte reçu l'existence humaine sans avoir été consultés ?

Le quatrième évangile ne favorise nullement pareille conception. Il ne nous permet pas de penser que nous avons été marqués une fois pour toutes indépendamment de notre volonté. Les controverses, en particulier, ne nous orientent pas de ce côté. Comment Jésus pourrait-il reprocher aux Juifs leur incrédulité, si cette incrédulité résultait d'un état intérieur dont ils ne sont nullement responsables ? Pourquoi attirerait-il leur attention sur l'action du Père, si cette action s'exerçait en eux sans faire aucunement appel à leur liberté [11] ?

Tout nous indique, au contraire, que l'action du Père nous atteint progressivement et qu'elle se présente à nous sous forme d'appels lancés — et de secours proposés — à notre liberté personnelle. Il semble qu'on puisse même généraliser et avancer que toute option qui se propose à notre conscience morale recouvre un appel du Père, une invitation à marcher avec lui vers la lumière qui nous sera donnée dans le Christ. Mais examinons les textes.

Dans le discours du Pain de Vie, une phrase surtout est éclairante. « Tout homme, dit Jésus, qui s'est mis à l'école du Père et s'y est formé, vient à moi » (6, 45). Ἀκούειν παρὰ τοῦ πατρός, entendre (l'enseignement) du Père, être à l'école du Père, qu'est-ce à dire ? N'imaginons pas qu'il s'agisse de ces « paroles intérieures » dont parlent les mystiques, les distinguant des « visions imaginatives ». Ne pensons pas non plus à une doctrine théorique que l'intelligence devrait assimiler. La mentalité sémitique a peu de complaisance pour la spéculation. L'expression « parole de Dieu » ne désigne pas le plus souvent une simple affirmation, mais l'expression d'une volonté, d'un dessein, et même son exécution ; dans la même ligne, le mot « entendre » ne signifie pas simplement recevoir quelque chose à comprendre, mais recevoir quelque chose à réaliser. Il ne s'agit pas d'être élève, mais d'être disciple. « Tu n'as pas voulu d'holocauste, dit le Ps 39, mais tu m'as donné des oreilles... » et il continue : « Me voici pour faire ta volonté ». Si on entend, c'est pour être en mesure d'obéir [12].

---

11. « L'évangile de S. Jean est par excellence l'évangile des appels, ou plutôt un immense appel le traverse de bout en bout. » (D. Mollat, *La conversion chez saint Jean*, p. 101). Cfr aussi A. Decourtray, *art. cit.*, p. 569 : la théologie de S. Jean « est à l'antipode du déterminisme. Elle suppose et affirme constamment le caractère éminemment libre, personnel, de l'acte de foi ».

12. C. K. Barrett note que, dans le quatrième évangile, «ἀκούειν est em-

Pour nous mettre sur le chemin de la foi, le Père commence par demander notre obéissance. Le résultat visé ne consiste pas tant en des réalisations extérieures qu'en une transformation intérieure : on devient disciple, on se forme (cfr *Hb* 5, 8), et c'est alors seulement qu'on se trouve disposé à croire en Jésus. « Ma doctrine, dit ailleurs Jésus, n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé. Si quelqu'un veut *faire sa volonté,* il reconnaîtra si ma doctrine est de Dieu ou si je parle de moi-même » (*7.* 16-17) [13].

2. *Les œuvres faites en Dieu*

En quel domaine cette docilité est-elle appelée à s'exercer ? De quelle façon se manifeste la volonté de Dieu ? — Cette docilité s'exerce dans la vie entière par le choix des œuvres bonnes, car c'est au plan de l'engagement personnel et de la conscience morale que nous parvient l'appel du Père. Telle est la conclusion que l'on peut tirer de plus d'un passage. « Les hommes, lisons-nous au ch. 3, ont préféré les ténèbres à la lumière, car leurs œuvres étaient mauvaises. En effet, celui qui agit mal déteste la lumière et ne vient pas à la lumière pour que ses œuvres ne soient pas dévoilées, mais celui qui fait la vérité vient à la lumière pour qu'il apparaisse au grand jour que ses œuvres ont été faites en Dieu » (3, 19-21). Le parallélisme qui existe entre les deux formules « tout homme qui s'est mis à l'école du Père et s'y est formé vient à moi » et « celui qui fait la vérité vient à la lumière » nous invite déjà à comprendre que « faire la vérité » c'est équivalemment « se former à l'école du Père » ; la fin du verset exclut sur ce point toute hésitation : les œuvres bonnes sont des œuvres « faites en Dieu ». On ne peut donc dire que les hommes étaient *par eux-mêmes* également capables d'œuvres bonnes ou d'œuvres mauvaises, et qu'il dépendait d'eux de se disposer ou non à accueillir la lumière du Christ. Selon l'évangéliste, « leurs œuvres étaient mauvaises ». Seul celui qui consent à Dieu devient *en lui* capable d'œuvres bonnes qui l'orientent vers le Christ.

Une précision n'est peut-être pas inutile : il s'agit ici de tout autre chose que d'une pratique formaliste, que d'une conformité extérieure au code de vie reçu dans telle ou telle société. La relation personnelle envers Dieu qui appelle ne se traduit pas dans un moralisme figé, mais dans un engagement vivant. Il est clair que l'attitude extérieure ne suffit pas à livrer le secret des âmes. Une conduite apparemment irréprochable ne fait parfois que nourrir la suffisance qui pervertit une conscience en la fermant sur elle-même, tandis que des gens de

---

ployé, comme souvent *shâma'* dans l'A.T., avec le sens de *écouter et faire, être obéissant.* » (*The Gospel according to St John,* Londres, 1955, p. 217).

13. Telle est la façon dont S. Jean présente et approfondit le « convertissez-vous et croyez à l'évangile » (*Mc* 1, 15). Les mots μετάνοια, μετανοῖεν ne sont pas employés dans le quatrième évangile.

rien, moins pénétrés du sentiment de leur propre excellence, sont de ce fait plus ouverts à l'invitation de Dieu (cfr 7, 48-49 et *Mt* 21, 31-32).

Par ailleurs, il est clair que l'appel de Dieu est une force créatrice et qu'il peut donc susciter des retournements inattendus. L'épisode de la Samaritaine nous aide à mieux saisir ce dernier point. Ne vient-il pas démentir l'affirmation si nette du ch. 3 ? Où sont les œuvres bonnes de cette femme, qui pourtant ne semble pas avoir détesté la lumière ? Dans quelle mesure a-t-elle accompli la vérité avant d'arriver à la foi ? Relisons le récit et nous verrons qu'au moment crucial, Jésus fait appel à la docilité envers le Père.

Dans la première partie du dialogue, toutes les réponses de la femme rendent un son d'ironie et d'incompréhension. C'est en provoquant une prise de position sur le plan moral que Jésus l'amène à changer d'attitude. « Va chercher ton mari et reviens. — Je n'ai pas de mari. — Tu as raison de dire : Je n'ai pas de mari. Tu en as eu cinq et maintenant celui que tu as n'est pas ton mari ». C'est ici le point critique. La femme pourrait se dérober encore ou se rebiffer [14]. Elle ne le fait pas : « Seigneur, je vois que tu es prophète » (4, 19). Cet aveu implicite est une œuvre faite en Dieu [15]. La femme alors n'a plus à jouer la comédie ; elle pose la question capitale : où faut-il adorer ? Elle a entendu le Père ; Jésus le lui fera mieux connaître. La voilà sur le chemin de la foi.

Son histoire ne contredit donc pas ce que S. Jean nous a appris du « jugement » (3, 19), mais nous permet de le mieux comprendre. Nous ne devons pas nous imaginer que les jeux soient faits une fois pour toutes, dès avant l'annonce du message. L'action du Père ne précède pas nécessairement dans le temps la médiation extérieure de Jésus. Mais il reste vrai qu'elle est toujours la base indispensable. Pas d'adhésion authentique sans docilité profonde à Dieu qui parle au-dedans. Pour passer de la mort à la vie, il ne suffit pas d'écouter la parole de Jésus, il faut en même temps « croire celui qui l'a envoyé » (cfr 5, 24). Tout essai d'apostolat qui oublierait cette exigence fondamentale ne ferait que se bercer d'illusion.

3. *Les racines de l'incrédulité*

Si, relisant le ch. 6, nous essayons d'y déceler les racines de l'incrédulité, le refus de docilité au Père nous apparaît d'abord sous forme de manque de désintéressement. « A la vue du miracle qu'il venait

---

14. Comparer la réaction des Juifs devant semblable clairvoyance de Jésus : ils l'insultent en disant « Tu as un démon » (7, 20), ou « N'avons-nous pas raison de dire que tu es un samaritain et que tu as un démon ? » (8, 48).

15. « Quid est 'facis veritatem' ? ... non dicis : justus sum, cum sis iniquus, et incipis facere veritatem. » (S. Augustin, *Tractatus in Joh.* XII, 13 (*PL*, 35, 1491 ; *C.L.*, 36, VIII, 128).

de faire, les gens dirent : C'est vraiment lui le prophète qui doit venir dans le monde. Jésus se rendit compte qu'ils allaient venir l'enlever pour le faire roi ; alors il s'enfuit de nouveau dans la montagne, tout seul » (6, 14-15). Ils veulent enlever Jésus pour le faire roi : ainsi se manifeste leur indocilité à la voix du Père. Au lieu de s'ouvrir à Dieu, ils se referment sur leurs intérêts égoïstes ; ils veulent détourner à leur profit la puissance miraculeuse. Cette attitude est incompatible avec la foi.

Aussi Jésus ne se prête-t-il pas à leur manœuvre : il s'enfuit. Le lendemain, lorsqu'ils l'ont retrouvé, il dénonce l'équivoque, il montre le mal qui les atteint : « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des signes, mais parce que vous avez mangé du pain tout votre soûl » (v. 26). Et il les place devant une exigence de conversion : « Travaillez, non à la nourriture qui périt, mais à la nourriture qui demeure en vie éternelle... » (v. 27).

Les Juifs posent alors successivement deux questions où se découvre un autre aspect de leur manque d'ouverture au Père. « Que nous faut-il faire, demandent-ils d'abord, pour travailler aux œuvres de Dieu ? » Jésus leur ayant répondu : « Ceci est l'œuvre de Dieu : que vous croyiez en celui que Lui a envoyé », ils lui opposent une seconde question : « Quel signe fais-tu, toi, pour qu'à sa vue, nous te croyions ? Quelle est ton œuvre ?... » (v. 28-30). Nous avons considéré déjà un aspect de cette réaction. Il nous faut souligner maintenant la distance qu'elle révèle dans la conception de l'œuvre de Dieu. Les Juifs, en effet, comprennent celle-ci d'une tout autre façon que Jésus. Pour Jésus, l'œuvre de Dieu est un dessein que Dieu lui-même réalise en nous. Les Juifs n'entrent pas dans sa perspective. A leurs yeux, *les* œuvres de Dieu sont des actions que Dieu commande et qu'eux se chargent d'exécuter. S'agit-il de croire ? qu'on leur montre des « signes » et ils se mettront à croire. Chez eux, le manque de désintéressement se double d'une suffisance plus ou moins consciente. Ces attitudes d'âme sont étroitement liées. Seul peut être désintéressé celui qui a mis sa confiance en Dieu et agit sous sa motion.

Si la préoccupation des intérêts matériels est liée à la prétention de se suffire, les désirs de gloire humaine, la recherche avide de l'influence et de l'autorité, s'apparentent de bien plus près à cette déviation. Au ch. 6 Jésus s'exprime avec fermeté, mais sans violence. Ailleurs, lorsqu'il se heurte aux menées ambitieuses des Pharisiens, il ne se maintient plus dans les mêmes limites. Certes, il continue d'affirmer avec calme sa propre docilité au Père (comparer 6, 38 et 5, 19. 30 ; 8, 29. 50), son désintéressement personnel, mais c'est en termes cinglants qu'il démasque la perversion intérieure de ceux qui le jalousent, situant là l'obstacle qui les empêche de croire.

La première discussion de ce genre se place après la guérison du paralytique. « Les Juifs cherchaient querelle à Jésus, parce qu'il avait

fait cela le jour du sabbat », beau prétexte pour masquer leur volonté mauvaise. Jésus alors n'en reste pas à l'affirmation des principes généraux susceptibles de faire réfléchir (cfr 6, 37. 44) ; il leur lance à la tête des accusations directes : « Le Père qui m'a envoyé me rend lui-même témoignage, mais sa voix, vous ne l'avez jamais entendue, sa face vous ne l'avez jamais vue et sa parole vous ne l'avez pas qui habite en vous, puisque celui qu'il a envoyé, vous ne le croyez pas » (5, 37 s.). « Je vous connais : l'amour de Dieu n'est pas en vous » (5, 42).

Impitoyablement, il analyse les causes secrètes de leur refus de croire. Ils peuvent bien se poser en gardiens vigilants du sabbat, en défenseurs de l'honneur de Dieu. En réalité, tous leurs soins ne visent qu'à se constituer en un monde fermé (suffisance !) où ils se procurent mutuellement des satisfactions d'amour-propre (recherche intéressée !), et s'ils se dressent contre Jésus, c'est que lui refuse d'entrer dans ce jeu misérable, mais, fidèle à la gloire du Père, renverse hardiment les cloisons, provoque un afflux d'air vif dans cette atmosphère confinée. « Je suis venu au nom de mon Père et vous ne me recevez pas ; qu'un autre vienne en son propre nom, celui-là vous le recevrez. Comment pourriez-vous croire, vous qui tirez les uns des autres votre gloire et de la gloire qui vient du seul Dieu n'avez nul souci » (5, 43-44). Ceux qui se sont ainsi immunisés contre Dieu, ceux qui ont étouffé en eux la voix du Père, ne peuvent trouver dans la personne de Jésus qu'une occasion de scandale. Ils ne croient pas en lui, ils s'organisent pour le combattre.

4. *La filiation authentique*

Au ch. 8 la controverse reprend et nous apporte une lumière décisive sur la relation au Père qui conditionne la foi. Jésus amorce l'entretien par une promesse de liberté pour ceux qui lui seront fidèles (8, 32) ; mais, ses interlocuteurs lui rétorquant que la liberté est une question de naissance, toute la discussion portera sur la filiation. C'est bien là ce qui nous intéresse dans notre recherche sur l'intervention du Père préparant à la foi.

Selon les Juifs, c'est de naissance qu'on est homme libre ou esclave ; eux, race d'Abraham, n'ont pas à devenir libres, ils le sont. Jésus commence par refuser leur principe : le péché rend esclave et peu importe alors la qualité des ancêtres. Lorsqu'on est esclave, on n'est plus fils. Il revient ensuite à cette question de race et l'approfondit de manière inattendue. Le péché — avec l'impossibilité de croire qui tout à la fois en résulte et le porte à son paroxysme — le péché ne manifeste-t-il pas l'appartenance à un autre lignage ? Certes, les Juifs sont descendants d'Abraham, mais pourquoi la parole de Jésus ne trouve-t-elle pas place en eux ? pourquoi surtout cette incompatibilité

leur inspire-t-elle des projets homicides ? Les actes des Juifs et les paroles de Jésus témoignent d'une filiation différente. « Je sais que vous êtes la race d'Abraham, mais vous voulez me tuer parce que ma parole n'entre pas en vous. Moi je dis ce que j'ai vu chez mon Père et vous, vous faites ce que vous avez entendu auprès de votre père [16] » (8, 37-38). « Mon Père », « votre père » : quelle est cette distinction mystérieuse ?

Les Juifs se retranchent derrière leur première affirmation, « leur père, c'est Abraham », de sorte que si Jésus tient à se prévaloir d'une filiation différente, il ne lui reste qu'à s'exclure lui-même du peuple élu. Parade trop facile ! Jésus les force à entrer dans son point de vue. Il parle d'une filiation qui se manifeste dans les œuvres, disons plus : qui se constitue par les œuvres. Dans l'ordre physique, la filiation est due à un acte unique ; le don de la vie est fait une fois pour toutes ; le fils ne continue pas à la recevoir de son père à chaque moment. Pour cette raison, cela n'aurait aucun sens de dire d'un fils qu'il a changé de père ! Mais dans l'ordre spirituel, la réalité est bien différente : la génération n'y est pas un acte d'un instant, elle se poursuit pour toute la formation de l'être, et d'autre part, le choix n'y est pas impossible ; au contraire, il y est nécessaire. Car, dans cet ordre, la filiation s'opère par *communication d'actes libres.* La formule peut paraître étrange, mais c'est à cette profondeur qu'il faut comprendre l'évangile, si l'on ne veut pas laisser échapper ses richesses.

Des affirmations précédentes (3, 21 ; 6, 27) nous permettaient déjà de l'entrevoir : lorsque Dieu réalise son œuvre en nous, il ne la réalise pas sans nous, mais bien par nous. Il ne se contente certes pas de nous la donner *à* réaliser, comme l'imaginaient les Juifs. Ce serait exiger l'impossible. Mais nous la donnant *à* réaliser, il nous donne en même temps *de* la réaliser, à condition, évidemment, que nous ne prétendions pas nous suffire. Au ch. 6, nous trouvons à la fois un appel à l'activité « travaillez » (v. 27), et l'affirmation d'une nécessaire réceptivité : « nul ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire » (v. 44). Les deux aspects ne sont pas à juxtaposer ; ils se pénètrent intimement, l'un étant le fondement de l'autre. L'expression assez étonnante ἐργάζεσθε τὴν βρῶσιν « que votre œuvre soit la nourriture qui demeure... » le donne à entendre. Il faut la rapprocher de l'autre parole de Jésus : « Ma nourriture, c'est ... d'accomplir son œuvre » (4, 34) et comprendre que c'est en réalisant avec Dieu l'œuvre de Dieu que le fidèle, lui aussi, est nourri mystérieusement par Dieu. L'œuvre de Dieu, pour lui, est à la fois travail et nourriture, activité et réceptivité ; elle est sienne, sans cesser d'être de Dieu. C'est une semblable doctrine que l'on retrouve, au ch. 8,

16. Remarquons au passage la liaison entre *entendre* et *faire.*

mise en rapport avec le thème de la filiation. Si l'homme à qui Dieu propose son œuvre accueille en lui-même la secrète parole du Père et reçoit du Père ses actes, alors il obtient que cette parole s'implante en lui, le constituant en un être nouveau, qui se nourrit de tels actes. Par cette communication vitale dans les œuvres, voici que commence à se former en lui l'enfant de Dieu, qui, lorsque Jésus se manifeste, est attiré vers lui.

5. *L'autre filiation*

Abraham, père des croyants, est pour les Juifs le modèle et comme le médiateur de cette fidélité filiale : en lui a été préformée et se récapitule la vocation du peuple de Dieu. Mais sa descendance charnelle le renie. Les œuvres des Juifs ne les apparentent pas à Abraham : ils veulent tuer Jésus, lui dont la parole est vérité, d'origine divine, expression du vouloir de Dieu, révélation de l'œuvre de Dieu. Leurs œuvres manifestent une autre filiation. « Si vous étiez les enfants d'Abraham, vous feriez les œuvres d'Abraham. Or vous voulez me tuer, moi qui vous ai dit la vérité que j'ai entendue de Dieu. Cela, Abraham ne l'a pas fait. Vous faites les œuvres de votre père » (8, 39-41). Cette fois, les Juifs comprennent ; ils protestent hautement qu'ils n'ont d'autre père que Dieu. Mais Jésus, lui aussi, riposte avec plus de netteté. Avoir Dieu pour Père, c'est précisément ce qui mène à la foi en Jésus. Lorsqu'on a Dieu pour Père, on se sent porté par une véritable connaturalité vers celui qui est envoyé de Dieu, on reconnaît l'accent de sa voix, on se sent intimement accordé à ses paroles qui expriment le dessein de Dieu. Mais les Juifs sont hostiles à Jésus, ils ne reconnaissent pas son accent [17], ils sont fermés à sa parole. Leur père, ce n'est donc pas Dieu. Jésus parle en clair : leur père, c'est le diable. « Vous avez le diable pour père et ce sont les désirs de votre père que vous voulez accomplir » (v. 44). Leur être spirituel ne tire pas son origine d'une docilité à l'action de Dieu, mais d'une connivence avec la séduction du diable [18]. Celle-ci n'est que contrefaçon de paternité : loin de viser à la constitution d'un être, à l'éveil d'une liberté, elle aboutit à l'esclavage et à la contradiction

---

17. Il semble bien que le v. 43 doive se traduire : « pourquoi ne reconnaissez-vous pas mon accent... ? » plutôt que : « pourquoi ne comprenez-vous pas mon langage... ? » La première traduction est plus fidèle au sens des mots grecs et elle correspond mieux au contexte. Les Juifs, en effet, comprennent le langage du Christ ; c'est précisément parce qu'ils en saisissent la portée et en mesurent les exigences qu'ils sont incapables d'en supporter l'audition. Mais ils ne sont pas sensibles à la tonalité du message ; ils ne reconnaissent pas son origine divine. Leur répulsion instinctive pour le contenu les empêche d'arriver à ce discernement : « Pourquoi ne reconnaissez-vous pas mon accent ? parce que vous ne pouvez écouter ma parole. »

18. Dans son livre, *La Mère des fidèles* (Tournai, 1953), le P. Braun observe que cette péricope de S. Jean définit la « postérité du serpent » dont *Gn* 3, 15 avait prédit qu'elle serait hostile à « la postérité de la femme » (p. 83).

intérieure. Cette dégradation de l'être profond ne se manifeste que trop clairement dans des tendances négatrices : besoin du mensonge, désirs homicides (v. 44-46).

Voilà mise à nu la racine mauvaise de l'incrédulité. Que la lumière se fasse plus évidente n'est donc nullement une solution. Plus elle brillera, plus ils s'exaspéreront contre elle, car ils ne la ressentent que comme une menace : ils ne peuvent s'ouvrir à elle sans consentir à mourir. Aussi Jésus peut-il leur adresser ces paroles paradoxales : « C'est parce que je vous dis la vérité que vous ne me croyez pas » (v. 45). Et il termine son réquisitoire par une conclusion rigoureuse : « Qui est de Dieu, entend les paroles de Dieu ; si vous n'entendez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu » (v. 47). L'accès à la foi est bien une question de filiation.

Plutôt que de discuter l'argument, les Juifs s'efforcent de discréditer celui qui le leur oppose. « N'avons-nous pas raison de dire que tu es un Samaritain et que tu as un démon ? » (8, 48). Lorsque Jésus aura affirmé que sa filiation à lui, au lieu de reposer sur Abraham, fonde la vocation même du patriarche (v. 56-58), ils ne trouveront, pour lui fermer la bouche, d'autre moyen que la lapidation : « ils ramassèrent des pierres pour les lui jeter » (v. 59). A l'accusation d'homicide portée contre eux, il ne manquait plus de leur part que ce genre de signature.

6. *L'adhésion à Jésus*

A l'enseignement que l'opposition des Juifs nous présente de façon négative, en creux, l'histoire de l'aveugle-né apporte une confirmation positive. Voilà un homme qui proclame simplement la vérité. « C'est celui qu'on appelle Jésus qui a fait de la boue ; il m'en a enduit les yeux et m'a dit : Va te laver à Siloé. Alors je suis parti, je me suis lavé et j'ai vu clair. » Il n'est pas encore attaché à Jésus : « Ils lui dirent : Où est-il ? Il répondit : Je n'en sais rien » (9, 11-12). Mais parce qu'il refuse de se faire complice du mensonge et de la mauvaise foi, parce qu'il conserve sa rectitude de conscience malgré les inconvénients qui en résultent pour ses intérêts personnels (on l'accable d'injures : v. 28 ; on le chasse : v. 34), l'accès de la foi lui est ouvert. Il suffit que Jésus s'affirme devant lui comme le Messie, aussitôt « il dit : ' Je crois, Seigneur ' et il se prosterna devant lui » (38). Se désolidarisant des Pharisiens, dont le péché consiste à refuser, dans leur suffisance, d'avouer qu'ils sont aveugles (v. 41), cet homme voit clair (cfr Mt 11, 25). Exclu, pour ce motif, de leur monde fermé, il est accueilli par le Bon Pasteur à qui le Père donne ses brebis (10, 29), et qui les fait sortir (10, 3) et vivre au large (v. 9-10). Le même chemin sera suivi par tous ceux, qu'ils soient ou non de « cet enclos » (v. 16), qui dans la docilité intérieure auront accepté

de devenir enfants du Père. Jésus mourra « pour rassembler dans l'unité les enfants de Dieu qui étaient dispersés » (11, 52).

Le récit de la Passion nous transmet un dernier texte. Il concerne, précisément, ces « enfants de Dieu » qui ne font pas partie du peuple d'Abraham. Lorsque Pilate interroge Jésus sur son royaume, Jésus répond avec assurance qu'il est bien venu instituer un royaume, rassembler des sujets. Mais il ne s'agit nullement d'un de ces royaumes terrestres, limités par des frontières et plus ou moins fermés sur d'étroits intérêts. « Mon royaume n'est pas de ce monde » (18, 36). Quels seront donc les libres sujets de ce royaume aux frontières ouvertes ? Qui donnera son adhésion à ce roi désintéressé ? Jésus le dit à Pilate : « Quiconque est de la vérité, écoute ma voix » (v. 37).

Comment ne pas rapprocher cette formule de cette autre adressée aux Juifs : « Qui est de Dieu, écoute les paroles de Dieu » (8, 47), ou de cette autre encore : « Mes brebis écoutent ma voix » (10, 27) ? Il s'agit bien de la même réalité intérieure, quoique Jésus adapte ici son expression à l'esprit de son interlocuteur. Pilate est un païen : par leur confusion, ses connaissances religieuses ont plutôt pour effet d'obstruer la route qui le mènerait vers le Père. C'est pourquoi sans doute Jésus préfère ne pas prononcer le nom de Dieu. Il ne parle même pas de Loi morale : en ce domaine aussi, la pression sociale déforme trop les choses. Il parle de Vérité, affirmant à la fois l'existence d'une réalité supérieure et faisant appel à l'exigence qui en résulte au-dedans de l'âme.

Celui qui n'étouffe pas au fond de lui cette exigence, mais accepte que son être soit construit par elle, acte après acte, celui-là est « de la vérité ». Il n'est pas simplement *pour* la vérité, alors que d'autres sont *contre* ; il est *de* la vérité comme d'une matière dont son être est constitué. Oui, « celui qui fait la vérité » (3, 21) du même coup est fait par la vérité, est fait de vérité ; celui qui « travaille à cette nourriture qui demeure » (6, 27) en même temps l'assimile ou plutôt est par elle assimilé. En conséquence, on peut dire de lui qu'il est « de Dieu », par une participation mystérieuse à la vie divine. Il ne le sait peut-être pas, une relation filiale a pourtant commencé à s'établir entre le Père et lui, et c'est pourquoi, lorsque Jésus se présentera, il pourra le reconnaître [19].

Conclusion

Ainsi donc, tout au long de son évangile, S. Jean nous révèle la primauté absolue de l'initiative du Père. Il n'y a jamais d'existence

19. Cfr les réflexions du P. Liégé, se référant à S. Thomas, Ia IIae, 89, 6 : « L'action d'un homme qui prend sa vie en mains et l'oriente baigne dans le mystère de la grâce et du salut... cette action « implique » un consentement à Dieu ou un refus... L'action morale fondamentale de l'homme est riche d'une foi embryonnaire : c'est dans ce sens qu'il faudrait désormais chercher. » (*Le salut hors de l'Eglise ?*, dans *Lumière et Vie*, n° 18 (1954), p. 24).

humaine d'où Dieu soit d'abord absent et où l'homme ait à faire vers lui les premiers pas. Tout commence toujours par une prévenance divine et ce serait s'engager dans une impasse que de concevoir les choses autrement. A l'origine de la foi, il y a une attirance divine, qui est plus fondamentale que l'option humaine, plus fondamentale même que la médiation visible de Jésus.

D'autre part, S. Jean nous montre à quelle profondeur s'enracine en nous la vie théologale et il nous laisse entrevoir, du même coup, jusqu'où s'étend l'action du Père. Même enfoncé dans une ignorance religieuse épaisse, même perdu dans un monde d'erreurs et de vices, l'homme est encore atteint par Dieu, appelé et attiré par lui, à l'occasion de ses options de conscience [20]. Chaque progrès accompli dans le sens de la sincérité et du désintéressement, chaque renoncement à la suffisance orgueilleuse est consentement à l'action du Père et commencement d'un être filial.

Enfin, S. Jean nous montre où doit aboutir ce renouvellement intérieur, par quel moyen il peut se révéler au grand jour et se parfaire ; et, ce faisant, il nous découvre la structure trinitaire de la foi. Ce moyen est, en effet, la révélation de Jésus-Christ achevée dans le don de l'Esprit.

Seule la rencontre avec le Fils unique permet à l'être filial de prendre claire conscience de lui-même et de s'épanouir. Jésus est le Révélateur et le Sauveur, dont la médiation est décisive et indispensable. Décisive, car c'est la réaction devant les paroles, les œuvres, la personne de Jésus, qui révèle le fond d'une âme et sa filiation, diabolique ou divine. Indispensable, car seul Jésus « a vu le Père » (6, 46) et ceux qui ont seulement « entendu le Père » ne peuvent arriver que par lui à la plénitude de la connaissance et de l'amour. Pour ceux qui adhèrent à lui et le suivent dans le mystère de sa Pâque, Jésus fait jaillir, en effet, la source de l'Esprit, qui, en intériorisant et en universalisant la médiation du Sauveur, parfait la relation du croyant, par le Fils, avec le Père.

Rome
25 Via della Pilotta.

A. VANHOYE, S. J.
Professeur à l'Institut Biblique Pontifical.

---

20. Dans son excellent opuscule *Je crois en Toi. Structure personnelle de la foi* (Paris, 1949), J. Mouroux note que « l'élan sauveur peut passer à travers des formules d'une débilité déconcertante ou même d'une criante fausseté » ; on peut adhérer à Dieu réellement tout en le niant au plan d'une certaine formulation conceptuelle (p. 82). Pour rendre compte de l'efficacité de la foi dans les cas où les *représentations* sont très sommaires et déficientes, J. Mouroux allègue (p. 79) la plénitude spirituelle qui se trouve dans l'*affirmation*, engagement personnel. Il y aurait lieu, nous semble-t-il, d'insister plus encore sur l'action de Celui qui appelle à la foi : l'efficacité de la foi provient de ce qu'elle est relation interpersonnelle (et non simple élan subjectif) rendue possible par l'appel créateur de Dieu.